



## Je suis devenu un témoin historique !

Entretien avec Philippe Caubère

**Le comédien se confie sur la manière dont il travaille pour construire, d'épisode en épisode, une fresque théâtrale unique.**

**L'avant-scène théâtre : Vos spectacles procèdent d'improvisations. Pouvez-vous en préciser la genèse ?**

**Philippe Caubère :** *L'Homme qui danse, La Danse du diable* ou *Le Roman d'un acteur* – soit plus de trente ans de travail – ont tous été conçus en deux temps. En 1980-1981, j'ai improvisé pendant six mois, réalisant environ soixante-dix heures d'enregistrement qui ont donné *La Danse du Diable*, qui durait alors deux heures. Vingt ans plus tard, j'en ai fait un spectacle de vingt-quatre heures (huit fois trois heures) : *L'Homme qui danse*. Entretemps, de 1983 à 1986, j'ai réimprovisé pendant huit ou neuf mois, ce qui a abouti au *Roman d'un acteur* sur lequel j'ai travaillé plus de dix ans.

**AST : Vous avez repris *La Danse du diable* et adapté un épisode de *L'Homme qui danse (Le Bac 68)* à Avignon en 2015, tourné beaucoup ensuite, et vous voilà avec les deux pièces au Théâtre de l'Athénée à la rentrée 2016.**

**Ph. C. :** Dans *La Danse du diable*, le bac est juste évoqué par la mère. J'avais envie d'en rejouer la scène entière. C'est une histoire dans l'histoire, comme souvent dans les cycles que je propose. Raconter aux gamins d'aujourd'hui comment

leurs parents ou leurs grands-parents ont passé le bac m'amusait. Mais au-delà du cas de Ferdinand et de 1968, je me suis aperçu que, quelle que soit l'époque, cette épreuve polarise l'inconscient de toute la société française. L'enjeu de l'examen et l'angoisse qui en résulte semblent plus importants aux parents qu'aux candidats eux-mêmes !

**AST : Vous parlez de « comédie burlesque autobiographique »...**

**Ph. C. :** J'ai trouvé diverses formules : « histoire comique et fantastique » pour *La Danse du diable*, puis « comédie burlesque » pour *Le Bac 68*. J'ai parlé aussi de « chronique familiale » ou de « roman français sous forme de comédie burlesque ». J'ai finalement retenu « comédie française », avec le double sens que ça induit... Ces souvenirs de ma jeunesse ont fini par constituer un roman à épisodes, dans la tradition picaresque.

**AST : On pense au *Roman comique* de Scarron, aux *Années d'apprentissage* de Wilhelm Meister de Goethe...**

**Ph. C. :** Oui, et aussi, pour *Le Roman d'un acteur*, à la correspondance de Copeau avec Martin du Gard, qui évoque



La mère dans *La Danse du diable*. © Michèle Laurent

l'idée d'un roman autobiographique, comme Proust, mais sur scène. Ces références peuvent sembler exagérées, mais elles m'ont inspiré et encouragé.

**AST : Comment l'improvisation et l'écriture se combinent-elles dans la composition de vos spectacles ?**

**Ph. C. :** Au départ, tout ce que j'ai joué a eu pour origine ces deux longues improvisations. Dans les années 1970, il n'y avait pas encore la vidéo, j'utilisais un magnétophone avec des cassettes. Ce n'est qu'en 1983 que j'ai pu utiliser la vidéo. Ensuite, j'ai puisé dans toute cette matière comme dans des espèces de tiroirs.

**AST : Votre travail restait alors proche de celui du Théâtre du Soleil dont vous êtes issu...**

**Ph. C. :** Au début, j'ai en effet repris la méthode suivie pour *L'Âge d'or*. On enregistrait des cassettes qu'on ne retranscrivait qu'en partie. Mais très vite, j'ai préféré tout faire copier scrupuleusement par Roger Goffinet, mon régisseur. Travail gigantesque si l'on songe aux cent quarante heures originales du *Roman d'un acteur...* Cela me permettait de redécouvrir le texte, enrichi de didascalies, sans me regarder jouer. Pour *L'Homme qui danse*, j'ai filtré le texte, le faisant « réduire », comme on le dit en cuisine, pour garder la logique de l'improvisation tout en obtenant un texte sûr, au mot près. J'ai besoin que ce soit fixé, écrit et réécrit, et imprimé. Sinon, je me perds. Une fois rassuré, je me laisse le droit de réimproviser sur scène. D'où la particularité de cette nouvelle édition à L'avant-scène qui profite



Bruno / Illiouchine dans *La Danse du diable*. © Michèle Laurent

de nombreux enrichissements inédits par rapport à l'édition originale.

**AST : On est saisi par l'exploit de mémorisation et la performance d'acteur.**

**Ph. C. :** On le dit, oui, mais je ne l'ai pas voulu. J'ai simplement cherché à parler de moi. Ce qui a rendu la mémorisation difficile et même douloureuse, dans *L'Homme qui danse* en particulier, c'est que j'ai tant de fois improvisé chaque séquence qu'il en existait parfois jusqu'à sept versions... Fixer le texte m'a imposé un travail hallucinant. Un vrai cauchemar ! Mais la prestation est physiquement éprouvante, c'est évident.

**AST : On rit beaucoup en vous voyant interpréter tous les rôles, y compris féminins, et l'autodérision est sensible. Vous vous décrivez vous-même comme un fou qui dit n'importe quoi...**

**Ph. C. :** (*Rires.*) C'est l'influence de Shakespeare ! Et de la célèbre phrase de la fin de *Macbeth*. Mais, en disciple

d'Ariane, je préfère parler de burlesque et de drôlerie plutôt que de dérision. Je ne m'amoindris pas. L'image du fou qui dit n'importe quoi est plutôt valorisante. On m'a parfois reproché de m'épargner en me moquant plus des autres que de moi-même. Je ne suis pas d'accord. En fait, Ferdinand est un anti-héros, comme Frédéric dans *L'Éducation sentimentale*. Il est le jouet des événements. Il est surtout le fruit du regard des autres, à commencer par celui d'Ariane et de sa mère...

**AST : Ce cycle est d'abord le récit d'un amour du théâtre...**

**Ph. C. :** D'une passion absolue, mais, disons-le, déçue. Et d'une vocation contrariée. Comme tous les acteurs de ma génération, je voulais être Gérard Philipe ! Nous avions ce rêve de théâtre, nourri de la mythologie de Jean Vilar, qui a été balayé par 1968. Ma carrière ne s'est pas du tout déroulée telle que je l'imaginai. Mes spectacles sont le



récit de cette drôle d'aventure théâtrale qu'est devenue ma vie !

**AST : Au-delà de votre jeunesse, c'est la société française des années 1950-1970 que vous évoquez sur scène, à travers ce que Barthes appelait des *mythologies* : du bac à la Diane 6, du général de Gaulle à Ariane Mnouchkine, de Sartre à Soljenitsyne, de Mauriac à Johnny Halliday...**

**Ph. C. :** Je suis devenu un témoin historique ! Le théâtre donne une preuve de vérité bien plus forte que les documentaires : il (re)joue les événements au présent. J'ai 66 ans, mais en jouant mon bac, sur scène, j'ai 17 ans !

**AST : Avec une rupture de ton brutale, *La Danse du diable* se termine sur la mort poignante de la mère qui, au fond, n'a jamais cessé de voir en vous son « petit garçon »...**

**Ph. C. :** J'ai conçu une fin triste, à la Chaplin. J'aime le théâtre qui fait rire et pleurer. Avec les chants bulgares, on passe en une seconde du burlesque à la tragédie. Le corps de Ferdinand bascule, avec le vent, sous un jeu de lumière. Ça devient un théâtre sans mots. Puis on entend ceux de la lettre de la mère... L'épisode est authentique : après la disparition de ma mère, mon père a retrouvé derrière son lit une lettre dans laquelle elle s'adressait à chacun d'entre nous, et qu'il nous a lue. J'ai gardé le fait, même si j'en ai réécrit le texte. Dans la lettre réelle, ma mère confiait qu'elle ne m'avait jamais compris, qu'elle s'était trompée sur moi

et qu'elle en avait pris conscience en me voyant sur scène. En fait, elle m'y a très peu vu : masqué dans *L'Âge d'or*, ou à Aix dans des théâtres d'agit-prop. Pas vraiment de quoi la rassurer ! Elle est morte en 1976, pendant le tournage de *Molière*, le seul truc qu'elle aurait dû voir !

**AST : La mort de votre mère et la rupture avec Ariane vous ont conduit à écrire les cycles que l'on connaît. Qu'aimeriez-vous aujourd'hui raconter ?**

**Ph. C. :** J'aimerais parvenir à parler de mon père, à qui j'avais dédié la première version de *La Danse du diable*. Celle-ci l'est à Jean Babilée. J'ai cherché la figure paternelle dans mon spectacle sur Benedetto ou dans *Marsiho* de Suarès, mais je n'ai pas encore su parler directement de lui. Ça console de rire de ce qui nous a fait souffrir. Et ça délivre, même si ça ne guérit pas. La fonction de l'art, c'est aussi de faire du bien.

**AST : Quels sont vos projets après les sept semaines que vous allez passer à l'Athénée ?**

**Ph. C. :** Je vais tourner avec *Le Bac 68*. Ensuite, j'espère pouvoir créer *Adieu Ferdinand !*, un nouveau spectacle en cours d'écriture, composé de trois séquences inédites du *Roman d'un acteur*. On y retrouvera, pour la dernière fois, Ferdinand, Clémence et Bruno, du camp naturaliste de Montalivet au casino de Namur...

**Propos recueillis par Rodolphe Fouano**